

## VERSION GRECQUE

### EPREUVE COMMUNE : ECRIT

Estelle Oudot – David-Artur Daix

**Coefficient : 3 - Durée : 4 heures**

349 copies ont été corrigées cette année (contre 332 lors de la session de 2005). Les notes s'échelonnent de 19 à 0/20 (le 0 sanctionne, comme chaque année, les deux ou trois copies hautement fantaisistes de candidats qui, peut-être, s'imaginent encore pouvoir nous étonner ou nous amuser par leur imagination). La moyenne s'élève à 8,25 (contre 09/20 en 2005).

Ce résultat est assez satisfaisant et le jury, soucieux de proposer un texte de poésie qui fût accessible aux candidats grands débutants, aujourd'hui majoritaires parmi les khâgneux, n'a lu que très peu de copies inachevées. En outre, même les copies restées très près du texte, appuyées sur de bonnes connaissances grammaticales, ont obtenu, dans l'ensemble, des notes honorables, voire tout à fait bonnes.

Les candidats doivent toutefois rester vigilants : en aucun cas le nombre de mots de ce texte ne doit être considéré comme une norme valant pour les années à venir.

Ce dialogue, extrait du troisième épisode d'*Iphigénie à Aulis* d'Euripide (v. 819-842), ne présentait pas de difficultés syntaxiques majeures, mais comportait toutefois un certain nombre de vers dont la traduction littérale requérait une formation grammaticale solide. Surtout, il demandait de porter une grande attention au rapport entre les deux personnages, fondé sur un malentendu que le titre suggérait. Clytemnestre est affable et empressée envers Achille, qu'elle croit devenir sous peu son gendre ; la réaction d'Achille est, elle, plus complexe, faite de surprise, de réserve, de politesse et de raideur.

Une remarque préliminaire : nous avons constaté cette année une tendance marquée de la part des candidats à *gloser* au lieu de *traduire*, en ajoutant des mots, des éléments qui ne sont pas nécessaires pour le sens et qui souvent non seulement sont des parasites, mais introduisent des inexactitudes, parfois graves. D'une façon générale, il faut éviter les développements inutiles. Voici deux exemples :

Nous avons pu lire, comme traduction des deux premiers vers du texte : « ayant entendu de l'intérieur des paroles qui venaient de ta bouche, je suis sortie pour venir devant la tente... » (ou encore « je suis sortie et je me suis avancée devant la tente ») ; là où le grec dit simplement : « depuis l'intérieur je t'ai entendu parler et je suis sortie devant la tente ».

Aux vers 7-8, « Pourquoi es-tu venue te mêler aux Danaens assemblés, une femme près d'hommes couverts de boucliers ? », il ne convenait pas de répéter la question (« pourquoi es-tu venue... ») en tête du second vers, sous peine d'introduire un effet rhétorique totalement absent du grec.

Certes, il est parfois nécessaire, pour bien rendre le sens du texte grec, d'exprimer ce qui ne s'y trouve que sous-entendu. Ainsi le cas typique de l'explicitation d'un génitif (ou, dans la même logique, d'un adjectif possessif). Comme le grec laisse en creux le rapport subjectif ou objectif, il faut le préciser. Dès lors, ajouter des mots se

justifie (la grammaire d'Eloi Ragon donne comme exemple, au § 211, II, τὸ Μεγαρέων ψήφισμα, qui peut signifier « le décret rendu par les Mégariens » ou « le décret concernant les Mégariens »).

Il convient toutefois de bien réfléchir au sens du texte. Beaucoup de candidats, voulant préciser la valeur de l'adjectif possessif dans λόγων τῶν σῶν ἀκούσασα au v. 2, se sont trompés. Il fallait comprendre « les paroles que tu prononçais, les propos que tu tenais » et non pas « ce qu'on disait de toi ».

Venons-en maintenant au détail du texte pour souligner les erreurs les plus fréquemment commises et rappeler quelques principes auxquels nous sommes attachés.

#### • Vers 1-2

ὦ παῖ θεᾶς Νηρηΐδος, ἔνδοθεν λόγων  
τῶν σῶν ἀκούσασ' ἐξέβην πρὸ δωμαίων.

– Beaucoup de candidats ont suivi l'usage décrit par les grammaires : l'interjection ὦ est commune dans l'interpellation en grec (« qu'on ne néglige ou ne supprime que lorsque le ton est emphatique ou indigné, l'appel pathétique ou pressant »)<sup>1</sup> et ne correspond pas à la solennité de notre « ô » français. Nous avons toutefois admis les deux possibilités, pourvu qu'il y eût cohérence tout au long de la traduction.

– Dans ce premier vers, la traduction que nous avons couramment trouvée « fils de la déesse Néréide » pouvait laisser entendre que le nom de la déesse était « Néréide ». Il importe, rappelons-le, de ne pas laisser d'ambiguïté.

– L'adverbe ἔνδοθεν avec son suffixe typique signifie évidemment « de l'intérieur » et non à l'intérieur », comme nous l'avons trop souvent trouvé traduit. Il faut bien maîtriser les questions de lieu en grec : c'est essentiel.

– Le participe ἀκούσασα, apposé au sujet de ἐξέβην, a une valeur temporelle ou causale (litt. « après avoir entendu tes paroles » ou « comme j'ai entendu tes paroles »).

– Dans l'expression τῶν σῶν λόγων, σῶν est le génitif pluriel de l'adjectif possessif σός, σή, σόν; ici au masculin bien sûr - cette forme a parfois été analysée comme le génitif de l'adjectif σάος-σῶς.

– Trop souvent, les candidats ont perdu de vue le contexte concret : Clytemnestre explique qu'elle vient de sortir (ἐξέβην) de la tente d'Agamemnon et de se placer devant cette tente (πρὸ δωμαίων). Le sens précis de δώματα était donné par les indications de contexte portées sur le sujet : il s'agit d'une tente militaire, et non d'une demeure ou d'un appartement, et encore moins d'un palais.

#### • Vers 3-4

ὦ πότνι' αἰδώς, τήνδε τίνα λεύσσω ποτὲ  
γυναῖκα μορφὴν εὐπρεπεῖ κεκτημένην ;

– Αἰδώς : nous avons accepté « pudeur », « décence », « réserve », « retenue », « modestie », mais sanctionné « honte », « honneur », « crainte », « pitié ». Αἰδώς désigne à l'origine le sentiment de respect devant un dieu ou un supérieur.

– Nous avons rencontré beaucoup d'erreurs de construction dues à la méconnaissance du pronom-adjectif interrogatif τίς, τί. Ici τίνα γυναῖκα : « quelle femme ? »

<sup>1</sup> Jean Carrière, *Stylistique grecque pratique*, § 19.

- Le sens spécifique de *ποτε* en interrogation est ignoré d'un grand nombre de candidats : cet adverbe renforce un tour interrogatif, en donnant de la vivacité à la question : « Qui est donc... ».
- La succession des quatre accusatifs du v. 4 a suscité des problèmes de construction. *Κεκτημένην* est apposé à *γυναῖκα* et a pour complément d'objet *μορφὴν εὐπρεπῆ*. Ce dernier groupe a parfois été analysé à tort comme un accusatif de relation – ce qui laissait le participe en suspens.
- Si nous avons lu beaucoup de gloses inutiles, en revanche certains termes ont été insuffisamment pris en compte, comme *κεκτημένην*, trop souvent traduit par une simple préposition (« à la noble allure » ou « de belle allure ») : c'est, nous semble-t-il, réduire la part d'admiration et d'étonnement qu'éprouve Achille à la vue de Clytemnestre et qu'il exprime dans ces deux vers amples, empreints de respect. En outre, quand il a été pris en compte, le participe parfait *κεκτημένην* a été souvent maladroitement rendu. S'agissant de la beauté naturelle de Clytemnestre, toute traduction par « acquérir » faussait le sens : Clytemnestre possède une noble apparence, elle a belle allure. Rien de cela n'est le résultat d'une acquisition quelconque et encore moins de l'application de soins cosmétiques ! Il faut en outre éviter toute traduction déplacée dans un contexte tragique (« qui a de belles formes », à titre d'exemple...).

#### • Vers 5-6

Οὐ θαῦμά σ' ἤμᾶς ἀγνοεῖν, οἷς μὴ πάρος  
προσῆκες · αἰνῶ δ' ὅτι σέβεις τὸ σωφρονεῖν.

- Au v. 5 apparaissait la question des pronoms personnels (je/tu/nous) et de leur(s) référent(s). Ici pas d'ambiguïté : par *ἡμᾶς*, Clytemnestre se désigne seule et nous rappelle que, non seulement, le pluriel est courant dans la bouche d'un personnage tragique, mais qu'une femme peut alors parler d'elle au masculin (comme l'indiquait la présence du pronom relatif *οἷς*).
- Il était inexact de traduire *οὐ θαῦμα* par « Ne t'étonne pas ». Il ne s'agit pas de l'impératif du verbe *θαυμάζω*, mais d'une expression impersonnelle, elliptique du verbe « être », comme il est très usuel. Clytemnestre livre un commentaire plus général : « il n'est pas étonnant que tu ne nous connaisses pas... ».
- *ἀγνοεῖν* signifie « ne pas connaître » (ici « ignorer l'identité de quelqu'un ») et pas exactement « ne pas reconnaître ».
- De très nombreuses copies ont négligé la proposition relative et ont dévié en traduisant par une proposition causale. D'autres encore ont construit de façon erronée, sans voir que *οἷς* a pour antécédent le pronom personnel *ἡμᾶς*.
- Nous avons accepté trois sens pour le verbe *προσῆκειν* : « s'approcher, aborder », bien que ce sens soit peu satisfaisant ; « être lié, être parent » (mais à ce moment-là du drame, un tel sens suppose trop précisément des rapports établis entre les personnages : si Clytemnestre faisait allusion à un lien de parenté avec Achille, ce dernier comprendrait immédiatement, et le caractère dramatique de la scène serait perdu) ; enfin « être en rapport avec, avoir affaire à », qui était sans doute le sens le plus satisfaisant, car le plus neutre. Attention : certains candidats ont ici confondu *προσῆκειν* et *προσέχειν* !
- La particule *δέ* (seule) doit toujours être soumise à réflexion : soit elle a une valeur adversative (ce qui est le cas ici, même si l'opposition est faible), soit elle sert de jonction minimale dans une langue qui répugne à l'asyndète et, dès lors, elle n'a pas à être traduite. En aucun cas, elle n'a de valeur causale (\* « car »), ni de valeur

consécutives (\* « donc ») – comme nous l’avons parfois trouvé à notre grand étonnement.

– ὅτι n’est pas, ici, la conjonction de subordination causale (\* « je t’approuve *parce que*... »), mais complète le verbe : « j’approuve *que* tu... ». De ce fait, nous avons dû légèrement sanctionner les traductions, pourtant bien tournées, qui commençaient par « je te loue de... » ou « je te félicite de... », dans la mesure où elles présentaient elles aussi une nuance causale.

– Si le sens de σέβειν a été dans l’ensemble compris, en revanche les candidats ont davantage peiné à trouver la signification exacte de τὸ σωφρονεῖν. A propos d’Achille, il ne pouvait, bien entendu, s’agir de « tempérance » ou de « chasteté » ; « sagesse » et « raison » ne rendent pas compte du cœur de cette qualité si importante en Grèce – et que l’on peut traduire par « retenue », « réserve », « modestie » ou « pudeur ». Il convenait toutefois de ne pas traduire αἰδώς et σωφρονεῖν par le même terme.

Nous n’avons pas sanctionné les traductions qui ne prenaient pas en compte la négation μή. En revanche, nous avons bonifié les rares copies qui ont tenté de lui faire un sort. La présence de cette négation indique que la relative est conditionnelle et confère à la phrase un caractère d’indétermination. Il s’agit vraisemblablement, dans la bouche de Clytemnestre, d’une généralité, et non de la référence à une rencontre précise. Cette indétermination peut affecter l’antécédent (elle est toutefois moins forte, avec un relatif simple et le mode indicatif, qu’avec ὅστις) ou le temps. En considérant que l’indétermination s’étend aux deux aspects, on pourrait aller jusqu’à traduire : « nous tous qu’avant ce jour tu n’as *jamais* rencontrés ». Mais ici le contexte dit clairement que Clytemnestre ne parle que d’elle ; l’indétermination porte donc vraisemblablement sur le temps : « nous qu’avant ce jour tu n’as *jamais* rencontrée ». On trouve un autre exemple de cette nuance apportée par la négation μή aux vers 15-16.

#### • Vers 7-8

Τίς δ’ εἶ ; τί δ’ ἦλθες Δαναϊδῶν εἰς σύλλογον,  
γυνή πρὸς ἄνδρας ἀσπίσιν πεφραγμένους ;

– Nous rencontrons ici le cas où la particule δέ ne doit pas être traduite. Il s’agit d’une nouvelle réplique, sans opposition avec ce qui précède. Achille s’exclame : « Qui es-tu ? ».

– Τί est l’interrogatif signifiant « pourquoi ? » et ne devait absolument pas être rapproché syntaxiquement de σύλλογον qui est un masculin.

– Le génitif Δαναϊδῶν a donné lieu à deux types d’erreurs : il a d’une part été analysé comme un génitif partitif (\* « Qui es-tu parmi les Danaens...? ») — alors qu’il est le complément du nom σύλλογον ; il a d’autre part été rattaché au féminin ἡ Δαναΐς, Δαναΐδος alors qu’il s’agit du génitif de οἱ Δαναΐδαι, « les Danaens » (un des trois termes par lesquels, depuis Homère, on désigne les Grecs engagés dans la guerre de Troie).

– La traduction de γυνή ne devait laisser aucun doute sur la construction : il s’agit d’une *apposition* au sujet de ἦλθες (« Pourquoi es-tu venue..., toi une femme... ») et non d’une *interpellation* ( le vocatif de γυνή est γύναι, comme le rappelle le vers 19).

– Cette femme se trouve *en face de*, *devant* des soldats, mais elle n’est pas *contre* eux, ni *parmi* eux.

– Ces hommes (ou ces soldats) sont *couverts*, *protégés*, *munis*, *armés*, *bardés* de boucliers : πεφραγμένους est un participe parfait *passif* et non moyen, et ἀσπίσιν le complément d’agent.

• **Vers 9-10**

Λήδας μὲν εἰμι παῖς, Κλυταιμῆστρα δὲ μοι  
ὄνομα, πόσις δὲ μούστιν Ἀγαμέμνων ἄναξ.

– La réponse de Clytemnestre qui décline son identité n'a pas posé de difficulté à la majeure partie des candidats. Inutile d'ajouter au grec. Comme le remarque immédiatement Achille, Clytemnestre s'exprime avec concision : « Je suis fille de Lédas, Clytemnestre est mon nom et mon époux est le roi Agamemnon ».

• **Vers 11-12**

Καλῶς ἔλεξας ἐν βραχεῖ τὰ καίρια ·  
αἰσχρὸν δὲ μοι γυναιξὶ συμβάλλειν λόγους.

– La seule difficulté du premier de ces deux vers résidait dans l'interprétation de τὰ καίρια : littéralement « ce qui est à propos, ce qui est opportun », d'où « l'essentiel ». Là encore, ne pas ajouter ! Inutile, par exemple, d'écrire : \* « tu as *su dire* l'essentiel ». – La particule δέ dans le vers suivant était nettement adversative. Dans ce vers, il fallait veiller à ne pas inverser la fonction des deux datifs. Du reste, un peu de bon sens mettait les candidats à l'abri de cette erreur : « Mais il est honteux pour moi de m'entretenir avec des femmes » (aucune raison de ne pas garder le pluriel γυναιξί, comme nous l'avons trop souvent trouvé). – Le verbe συμβάλλειν ne pouvait se comprendre qu'en relation avec son objet λόγους : « échanger des paroles avec quelqu'un, s'entretenir avec quelqu'un ».

• **Vers 13-14**

Μεῖνον – τί φεύγεις ; – δεξιάν τ' ἐμῇ χειρὶ  
σύναψον, ἀρχὴν μακαρίων νυμφευμάτων.

– La structure coordonne les deux impératifs (aoristes à l'actif, 2<sup>e</sup> personne du singulier, issus respectivement de μένω et de συνάπτω) par la particule enclitique τε et l'interrogation τί φεύγεις (« Pourquoi fuis-tu ? » ou à la rigueur « Que fuis-tu ? ») intervient en manière de parenthèse. – Il convenait de traduire précisément δεξιάν par « ta main droite » et de ne pas simplifier le geste d'alliance sollicité par Clytemnestre en éludant ἐμῇ χειρὶ (souvent traduit par « me » ou « moi »). C'est d'ailleurs à ce geste dans son ensemble qu'est apposé le substantif ἀρχήν : « comme principe, comme prélude, comme prémices... » — autant de traductions que nous avons tout à fait acceptées.

• **Vers 15-16**

Τί φῆς ; ἐγὼ σοὶ δεξιάν ; αἰδοίμεθ' ἄν  
Ἀγαμέμνον', εἰ ψαύοιμεν ὧν μή μοι θέμις.

Ces deux vers présentaient plusieurs difficultés.

– Tout d'abord, ce qu'on pourrait appeler le faux jeu entre le « je » et le « nous » — et nous retrouvons ici la question des pronoms abordée au vers 5. Malgré la présence de ἐγὼ, la première personne du pluriel (αἰδοίμεθ' ἄν, ψαύοιμεν) renvoie à Achille seulement. Plusieurs indices confortent cette lecture : l'emploi d'un verbe de sentiment est essentiellement subjectif (en évoquant des scrupules, Achille ne peut parler que de lui seul) ; du reste, à aucun instant, Achille n'envisage un « nous » d'alliance avec

Clytemnestre. Enfin, la présence de *μοι* à la fin de la phrase éclairait rétrospectivement le sujet de *ψαύοιμεν* et donc, le sujet de *αἰδοίμεθα*.

– Ensuite, le sens de *αἰδεῖσθαι* pour lequel il fallait légèrement s’affranchir du Bailly en s’attachant au sens fondamental de *αἰδώω*, déjà présent au v. 3, et comprendre qu’Agamemnon était l’objet du verbe doté de ce sens précis : « J’aurais des scrupules devant Agamemnon... » dit Achille. Nous avons ici l’indication de rapports de respect codifiés par la hiérarchie. Achille n’a pas peur qu’Agamemnon n’intervienne s’il s’approche trop près de son épouse... Du reste, Achille n’a pas peur d’Agamemnon !

– Enfin, il fallait construire correctement la proposition relative : *εἰ ψαύοιμεν [τούτων ὧν] μή μοι θέμις [ἐστὶ ψαύειν]* : « ... si je touchais ce que jamais (*μή*) les dieux ne me permettent de toucher ! ».

#### • Vers 17-18

*Θέμις μάλιστα, τήν ἐμήν ἐπεὶ γαμεῖς  
παῖδ', ὧ θεᾶς παῖ ποντίας Νηρηίδος.*

– La forme *γαμεῖς* est un présent - mais nous avons accepté la traduction par un futur proche (« puisque tu vas épouser ma fille »), tout à fait naturelle en français.

– La forme *ποντίας* (génitif féminin singulier de *πόντιος*, *α, ον*, « de la mer, marin ») a souvent été victime d’une lecture trop rapide et du souvenir de *πότνια* au vers 3 !

#### • Vers 19-20

*Ποίους γάμους φής ; ἀφασία μ' ἔχει, γύναι ·  
εἰ μή τι παρανοοῦσα καινουργεῖς λόγον.*

– Dans l’ensemble, les candidats ont bien repéré l’adjectif interrogatif *ποῖος*. Attention au pluriel *γάμοι* — usuel en grec — à traduire par « mariage » au singulier ou « noces » (évitiez le terme d’« épousailles », qui est aujourd’hui un archaïsme).

– La principale difficulté de la réponse d’Achille résidait dans le découpage du vers 20. De très nombreux candidats ont isolé à tort *μή* de *εἰ* et ont fait porter cette négation soit sur le participe, soit sur le verbe conjugué, soit sur les deux à la fois. Chacune de ces options aboutissait à un contresens. Les candidats auraient dû être arrêtés par des impossibilités syntaxiques : tout d’abord, si *εἰ* introduisait une proposition hypothétique (dont le verbe était *καινουργεῖς*), la phrase se retrouvait sans proposition principale ; par ailleurs, en faisant de *καινουργεῖς* le verbe principal, les candidats ont construit *εἰ* + participe - ce qui, évidemment, est impossible.

Il fallait comprendre : « à moins que dans un moment d’égarement tu ne tiennes d’étranges discours. »

#### • Vers 21-22

*Πᾶσιν τόδ' ἐμπέφυκεν, αἰδεῖσθαι φίλους  
καινοὺς ὀρῶσι καὶ γάμου μεμνημένους.*

Ces deux vers étaient incontestablement les plus délicats du texte et peu de copies ont su tirer leur épingle du jeu. L’infinitif *αἰδεῖσθαι* (repris par Clytemnestre, soucieuse de prouver qu’elle comprend les scrupules exprimés par Achille) explicite *τόδε* (à traduire, par conséquent, par « ceci » et non par « cela »). Le participe au datif pluriel *ὀρῶσι* est apposé au pronom *πᾶσιν* et a une simple valeur temporelle (« éprouver des scrupules quand on voit de nouveaux amis », « avoir honte à la vue de nouveaux amis »). *Καὶ* n’est donc pas coordonnant, mais a une valeur adverbiale (« surtout, précisément,

justement ») et le participe *μεμνημένους* est apposé à *φίλους καινούς*. La traduction de *μέμνημαι* par « se souvenir de » faussait le sens : le mariage est à venir ! Il fallait comprendre « faire mention de, évoquer » :

« Chez tout un chacun c'est une attitude naturelle que d'éprouver des scrupules à la vue de nouveaux amis, surtout quand ils parlent de mariage. »

• **Vers 23-24**

Οὐπόποτ' ἐμνήστευσα παῖδα σήν, γύναι,  
οὐδ' ἐξ Ἄτρειδῶν ἦλθε μοι λόγος γάμων.

– Beaucoup de candidats, en une lecture trop rapide de l'enchaînement des répliques, ont vu en *ἐμνήστευσα* (aoriste de *μνηστεύω*, « rechercher [une femme] en mariage ») une forme issue de *μιμνήσκομαι*.

– *Λόγος γάμων* désigne ici « une proposition, une offre de mariage », et non exactement une « promesse » (terme trop fort), une « nouvelle », ou encore un « écho ».

– *Ἐξ Ἄτρειδῶν* est un pluriel et devait être traduit comme tel (il renvoie, dans la pièce, à Agamemnon et à Ménélas).

Nous rappelons aux candidats que nous sanctionnons chaque faute d'orthographe (et fortement les fautes de morphologie — comme la 2<sup>e</sup> personne du singulier de l'impératif présent des verbes du premier groupe...). Par ailleurs, chaque impropriété grave de ponctuation est prise en compte.

Une remarque pour conclure : beaucoup de candidats, qui avaient compris le texte, ont obtenu des notes inférieures à ce qu'ils pouvaient espérer. Le texte n'étant pas très long, nous nous trouvions en droit d'attendre une traduction extrêmement précise et soignée, attentive aux jeux d'échos, aux reprises et aux variations (s'agissant d'une version, et non d'une traduction, on ne doit pas répugner à répéter en français quand le grec répète).

L'objet de ces remarques est d'aider les étudiants dans leur préparation, en leur rappelant que la lecture régulière de textes grecs, la confection de fiches grammaticales et lexicales — autant d'exercices auxquels les invitent, sans aucun doute, les cours de leurs professeurs — sont les plus sûrs garants d'une note au moins honorable à l'épreuve de version grecque.

*Nota bene :*

Lors de la session 2006, les candidats n'avaient droit qu'à un seul dictionnaire. Pour la session 2007, la règle redevient, conformément aux souhaits du jury, ce qu'elle était auparavant : les candidats pourront consulter *un ou plusieurs dictionnaires*. Cependant, nous attirons leur attention comme celle de leurs préparateurs sur un point important. Lorsque nous choisissons un sujet de version, nous nous servons du *Dictionnaire grec-français* d'Anatole Bailly pour en évaluer la difficulté. Or telle forme, telle expression, telle phrase parfois, bien expliquées dans cet ouvrage, ne le sont pas forcément ailleurs. Le jury invite donc les candidats à privilégier cet instrument plutôt qu'un autre.